III

QUELQUES OBSERVATIONS SUR VIRGILE, *GÉORGIQUES*, IV, 234 sq.

PAR A. LE BŒUFFLE
Professeur au lycée d'Amiens

SOMMAIRE. — *Dans ce passage, il convient d'admettre, pour des raisons grammaticales et surtout astronomiques, que « Piscis » désigne la constellation du Poisson austral plutôt que celle des Poissons.*

> Aut eadem (= Plias) sidus fugiens ubi Piscis aquosi
> Tristior hibernas caelo descendit in undas.

Les éditeurs modernes des *Géorgiques* pensent que *Piscis* désigne ici la constellation zodiacale des Poissons, tout en reconnaissant plus ou moins les difficultés que présente cette interprétation[1], et qui sont, en effet, loin d'être négligeables. Ce passage des *Géorgiques* se rapporte au début de novembre (deuxième récolte de miel) ; le coucher matinal[2] des Pléiades avait lieu le 8 (d'après Columelle, XI, 2, 84), le 11 (d'après Pline, II, 125) ou le 13 (Pline, XI, 42), et marquait le commencement de l'hiver, dans l'acception populaire de ce mot (Pline, II, 125 : « Vergiliarum occasus hiemem inchoat »)[3] ; ce qui explique « *hibernas*... undas ».

1. Cf. P. d'Hérouville, *L'astronomie de Virgile*, Paris, 1940 (p. 12 et 28), qui cite les éditions J. L. de la Cerda, J. H. Voss, J. Conington, A. Waltz et P. Lejay ; cf. plus récemment les éditions E. de Saint-Denis, Les Belles-Lettres, Paris, 1956, et W. Richter, Munich, 1957. Le problème a été posé de la manière la plus approfondie (mais sans solution vraiment satisfaisante : cf. ci-dessous, p. 102, n. 2) par R. J. Getty, *Some astronomical cruces in the Georgics*, Trans. and Proceed. of the Amer. Philol. Association, t. 79, 1948, p. 34 sqq.

2. Précisons le mouvement des Pléiades dans le ciel, suivant les époques de l'année. Depuis le début d'avril jusqu'au début de mai, elles sont invisibles. Puis, vers le 10 mai (Pline, II, 123), on les voit pour la première fois se lever un peu avant l'aurore ; c'est le lever héliaque (cf. *Georg.*, IV, 232 sq., « ... os terris ostendit honestum | Plias et Oceani spretos pede reppulit amnes »). Ensuite elles se lèvent de plus en plus tôt dans la nuit, sans qu'on les voie se coucher, et ceci jusqu'au « lever apparent du soir » (dernier jour où l'on puisse les voir se lever à la fin du crépuscule) : il avait lieu en septembre. Dans une troisième période, les Pléiades se montrent pendant toute la nuit sans lever ni coucher visibles. Puis, vers le 10 novembre, se produit leur coucher du matin : pour la première fois on peut voir la constellation s'abaisser à l'horizon occidental et disparaître avant l'aurore (*Ibid.*, 235, « descendit in undas » ; cf. I, 221, « ... Eoae... abscondantur »). Dans une dernière période, la constellation est déjà dans le ciel après le crépuscule et elle se couche pendant la nuit, de plus en plus tôt, jusqu'à la fin de mars, où survient son coucher héliaque (dernière fois où l'on puisse la voir se coucher au début de la nuit). Elle reste invisible pendant quarante jours.

3. Sur cette délimitation des saisons, cf. P. Tannery, *Mémoires scientifiques : Sciences*

Il est donc difficile d'admettre, comme l'a fait P. Lejay par exemple, que *Piscis* désigne ici la constellation zodiacale des Poissons, en tant qu'elle est (du 15 février au 17 mars) la demeure du Soleil. En effet, cette période n'intervient dans le calendrier que plus de trois mois après le coucher matinal des Pléiades ; *fugiens* paraît évoquer une succession chronologique plus immédiate. D'autre part, il semble que déjà le signe précédant les Poissons, celui du Verseau (16 janvier-15 février) symbolise plutôt la fin de la mauvaise saison et le recommencement de l'année agricole. Varron (*R. R.*, I, 28, 1) place le début du printemps au 7 février ; le retour du printemps coïncidait avec l'apparition du doux vent Favonius, quarante-cinq jours après le solstice d'hiver, soit le 8 février (cf. Pline, II, 122, et commentaire de J. Beaujeu, éd. des Belles-Lettres, p. 201 ; Pline, XVIII, 222 et 239) ou le 9 (Ovide, *Fast.*, II, 150) ou encore le 7 (Columelle, XI, 2, 15). Ainsi, le signe des Poissons ne saurait être raisonnablement considéré comme amenant l'hiver ; et les filles d'Atlas feraient preuve assurément d'une prévoyance à long terme.

Faut-il supposer que Virgile pensait à la constellation elle-même des Poissons, visible dans le ciel nocturne? Si elle était voisine des Pléiades et se couchait après elles, on comprendrait fort bien que les Pléiades semblent la fuir. Mais, au contraire, les Poissons, séparés des Pléiades par le Bélier, les précèdent dans leur course céleste et se couchent le matin un mois plus tôt que celles-ci[1].

S'agirait-il, non du coucher matinal des Poissons, mais de leur passage au méridien (cf. l'édition E. de Saint-Denis, Les Belles-Lettres, p. 117)? L'explication serait plus vraisemblable que les précédentes, mais elle ne va pas non plus sans difficultés. D'abord, en ce début de novembre, les Poissons passaient au méridien au commencement de la nuit et n'étaient plus visibles au moment du coucher des Pléiades[2]. Mais surtout cette notion de passage des étoiles au méridien, si importante pour les astronomes modernes, est fort négligée des anciens, totalement absente non seulement du reste de l'œuvre de Virgile, mais aussi des *Aratea*, où il n'est question principalement que des levers et couchers du matin et du soir (de même chez Hygin)[3].

exactes dans l'antiquité, Paris, 1912, t. II, p. 232 sqq. ; cf. aussi le commentaire de J. Beaujeu dans l'édition de Pline, *N. H.*, II, Les Belles-Lettres, Paris, 1950, p. 201, n. 5, « chez les Romains, équinoxes et solstices marquent le milieu et non le début des saisons ».

1. Hésiode, dans un passage analogue (dont Virgile paraît s'inspirer en partie) disait, avec plus de justesse, que les Pléiades en tombant dans la mer embrumée semblaient fuir Orion (*Op.*, 619 sq. ; cf. aussi Hygin, *Astr.*, II, 21 ; Avienus, *Phaen.*, 584). Car le coucher matinal d'Orion suivait de près celui des Pléiades (du 8 novembre au 6 décembre, suivant les étoiles de cette constellation étendue).

2. Il faut reconnaître que cette première objection s'appliquerait aussi au Poisson austral. On peut, dans une certaine mesure, la réfuter en admettant que ce coucher des Pléiades est donné comme une date dans le calendrier, sans référence à l'heure précise du phénomène.

3. Sur cette importance des levers et couchers des étoiles dans l'astronomie ancienne

D'ailleurs, cette constellation des Poissons n'est guère brillante ni remarquable par elle-même. Un paysan pouvait-il la reconnaître facilement dans le ciel? Elle est très diffuse, composée d'étoiles « à peine apparentes » (cf. Flammarion, *Astronomie populaire*, Paris, 1881, p. 691) ; la plus brillante (le « Nœud des Poissons ») est à peine de troisième grandeur (3, 8, d'après G. Bigourdan, *Atlas céleste*, Paris, 1920) ; c'est la seule qui soit mentionnée expressément dans les *Aratea*.

Enfin, l'emploi du singulier *Piscis* est tout à fait insolite et surprenant. Ordinairement, on trouve le pluriel pour ce signe double (cf. Manilius, II, 162 et *passim*). Doit-on expliquer ici cet emploi du singulier par le voisinage de l'autre singulier *Plias*? Mais le problème ne se pose pas du tout de la même façon pour chacune des deux constellations citées. Dans le cas des Pléiades, le mot *Plias* peut être utilisé sans risque de confusion avec un autre astérisme[1]. Au contraire, le recours à *Piscis* pour désigner la constellation zodiacale des Poissons serait équivoque, en raison de l'existence de la constellation bien distincte du Poisson austral. Dans toute la littérature latine, on ne rencontre que deux mentions de *Piscis* qui puissent s'appliquer aux Poissons. Il s'agit d'Ovide, *Met.*, X, 165, et *Tr.*, IV, 7, 2 (le premier exemple semble même être une réminiscence de notre passage de Virgile) ; mais ces deux exceptions n'ont rien de probant. Il ne saurait être question, dans le cadre de ce modeste article, d'entreprendre une discussion détaillée de tous les passages où Ovide trahit son ignorance astronomique ; elle prouverait pourtant que ce poète avait des notions très superficielles sur cette science, et d'ailleurs il n'a guère trouvé grâce auprès des historiens de l'astronomie (cf. Scaliger, Delambre, ap. F. Boquet, *Histoire de l'astronomie*, Paris, 1925, p. 114 ; cf. aussi R. J. Getty — article cité ci-dessus, p. 100, n. 1 — qui relève, p. 39, de nombreuses erreurs astronomiques dans les *Fastes*). Ainsi, Ovide a pu, le premier, mal interpréter l'expression « *Piscis aquosi* » de Virgile et l'attribuer à tort aux Poissons dans *Met.*, X, 165. Mais Virgile, lui, connaît bien l'astronomie et a une expérience réelle du ciel nocturne, comme l'ont prouvé en de beaux articles J. Bayet (*Revue des Ét. lat.*, t. XVII, 1939, p. 141 sqq.)[2] et

(en particulier chez Eudoxe, source d'Aratos, dont s'inspire Virgile), cf. P. Tannery, *op. cit.*, notamment t. I, p. 321 ; t. II, p. 232, 248 et 253 ; cf. aussi A. Rey, *La jeunesse de la science grecque*, Paris, 1933, p. 415. Les calendriers astro-météorologiques compensaient les variations des calendriers civils.

1. Les poètes latins désignent souvent la constellation des Pléiades par le nom de l'une d'entre elles. Par exemple : *Alcyone* (Ovide, *Her.*, 19, 133), *Atlantis* (Lucain, V, 4), *Celaeno* (Ovide, *Her.*, 19, 135), *Maia* (Virgile, *G.*, I, 225), *Sterope* (Ovide, *Tr.*, I, 11, 14), *Taygete* (Virgile, *G.*, IV, 232), etc.

2. Cf. en particulier cette phrase : « Comme Virgile avait poursuivi dans sa jeunesse des études d'astrologie scientifique (mathematica), on ne peut faire valoir l'argument d'ignorance ou de fantaisie poétique pour passer légèrement sur les vers qui nous occupent ou les taxer de confusion. » Ce qui semble exclure aussi la solution proposée par R. J. Getty

P. Boyancé (*Ibid.*, t. XXXII, 1954, p. 220 sqq.). On a donc peine à croire que notre poète se serait contenté d'un tel à peu près en utilisant le singulier pour nommer les Poissons.

Par contre, si l'on admet que *Piscis* désigne la constellation du Poisson austral (« solitarius figuratur », Hygin, *Astr.*, III, 28), le singulier est parfaitement normal, et ce fut déjà l'interprétation du scoliaste Servius.

Malgré son qualificatif, cette constellation australe est bien visible jusque dans le nord de la France ; à plus forte raison l'était-elle en Italie. Elle se levait le soir du 31 août et se couchait de plus en plus tôt au cours des nuits des mois suivants, pour disparaître totalement vers la fin de décembre (cf. Pauly-Wissowa, *Real-Enc.*, VI, col. 2427-2430, article *Fixsterne*, F. Boll)[1]. Elle est brillante (cf. Avienus, *Phaen.*, 829, « rutilantia sidera »), elle comporte douze étoiles bien visibles à l'œil nu (cf. Hygin, *Astr.*, III, 30), dont une de première grandeur, fort connue, que les Arabes appelleront Fomalhaut.

Cette étoile était un des points de repère de la voûte céleste dans l'astronomie primitive des peuples (en particulier des Chaldéens). Environ 2.500 ans avant notre ère, quatre étoiles brillantes semblaient garder les quatre points cardinaux du monde[2]. Ces quatre « étoiles royales » étaient, suivant leurs dénominations modernes, α Taureau ou Aldébaran, α Scorpion ou Antarès, α Lion ou Régulus et α Poisson austral ou Fomalhaut. Elles se trouvent à peu près à angle droit l'une avec l'autre et partagent le ciel en quatre parties égales[3]. A cette époque, Aldébaran du Taureau était à l'équinoxe du printemps, Antarès du Scorpion se trouvait à l'équinoxe d'automne, Régulus du Lion n'était qu'à une faible distance du solstice d'été[4], et Fomalhaut, lui, à une

(art. cit., p. 100, n. 1) : selon lui, Virgile aurait confondu le coucher matinal des Pléiades avec leur coucher vespéral, qui avait lieu dans les premiers jours d'avril, et il aurait oublié que le Soleil se trouvait alors, non plus dans les Poissons, mais dans le Bélier. Une telle confusion s'accorde mal avec le contexte, et elle est peu vraisemblable en raison de l'importance prise par ces levers et couchers des étoiles principales (surtout ceux des Pléiades) dans le calendrier (cf. p. 101, n. 3).

1. Elle se couchait un peu avant la toute proche constellation du Verseau, dont le coucher héliaque coïncidait avec la fin de l'année civile ; cf. Virgile, *G.*, III, 304, « Jam cadit extremoque *irrorat* Aquarius anno » ; Horace, *Sat.*, I, 1, 36, « ... inuersum *contristat* Aquarius annum ». Ces deux constellations formaient un ensemble sur les sphères illustrées, comme nous le verrons plus loin.

2. Cf. Delambre, *Histoire de l'astronomie ancienne*, Paris, 1817, I, p. 433, qui se réfère au Zend-Avesta ; C. Flammarion, *Les étoiles et curiosités du ciel*, Paris, 1882, p. 441 ; G. Bigourdan, *L'astronomie, évolution des idées et des méthodes*, Paris, 1913, p. 6 et 19 ; A. Rey, *La science orientale avant les Grecs*, Paris, 1930, p. 174, 291 et 235. Ces deux derniers auteurs citent des textes chaldéens. A. Rey cite aussi le Yao-Tien chinois, où l'on retrouve ces quatre étoiles (d'après L. de Saussure, *Rev. gén. des sciences*, 30, 12, 1921, p. 734).

3. Ce qui est toujours vrai ; cf. J. Rouch, *Pour comprendre le ciel*, Paris, 1925, p. 44.

4. L'entrée du soleil dans le Lion se faisait alors le 21 juin et coïncidait avec le lever héliaque de Sirius (qui, en Égypte, marquait le commencement de l'année et le début de

faible distance du solstice d'hiver. Ces astres réglaient ainsi le calendrier.

En raison de la précession des équinoxes, découverte par Hipparque en 128 avant notre ère (les points équinoxiaux et solsticiaux rétrogradent d'un signe en un peu plus de 2.000 ans, faisant le tour complet de l'écliptique en près de 26.000 ans), le Taureau, par exemple, cessa d'être en réalité le signe zodiacal du printemps pour être remplacé dans ce rôle par le Bélier, le Lion fit place au Cancer comme signe du solstice d'été, et ainsi de suite. Mais la tradition se perpétua de considérer que le Taureau ouvrait l'année (cf. précisément *Georg.*, I, 217), que le Lion était le symbole de la chaleur estivale[1] et la demeure astrologique du Soleil[2]. De même, le Poisson austral put évoquer longtemps le solstice d'hiver et, par extension, l'hiver en général (le mot *bruma* a suivi la même évolution)[3].

D'ailleurs, Germanicus (*Phaen.*, 701) dit, à propos de ce Poisson austral : « *tristes* respicit Austros ». Il semblait amener du sud orages et tempêtes, quand souffle l'Auster ou Notus[4]. Or, de telles tempêtes soulevées par le Notus avaient lieu vers la mi-novembre[5].

Quant à l'épithète *aquosus*, si elle s'appliquait au Poisson austral, elle s'enrichirait d'une valeur nouvelle, réellement descriptive, sans exclure les sens « aquatique » et « pluvieux » (ces résonances multiples d'un vocable attestent l'expressivité et la richesse d'évocation du style virgilien)[6]. En effet, sur les cartes imagées du ciel, ce poisson était figuré comme buvant (par cette bouche où se trouve précisément Fomalhaut) l'eau que verse le jeune porteur d'urne, Hydrochoos ou Aquarius (le Verseau) : cf. Hygin, *Astr.*, II, 41, « Hic uidetur ore aquam excipere a signo Aquarii » ; cf. *Ibid.*, III, 28 et 40, et aussi Servius.

Ainsi, dans le même vers de Virgile, en une antithèse expressive, les

l'inondation du Nil). Ce fut longtemps le signal traditionnel des premières chaleurs. Cf. P. Tannery, *op. cit.*, t. II, p. 237 ; F. Cumont, *L'Égypte des astrologues*, Bruxelles, 1937, p. 213 sq.

1. Cf., entre autres exemples, Horace, *Carm.*, III, 29, 19 sq., « Et stella uesani Leonis | Sole dies referente siccos » ; Lucain, VI, 337 sq., « ... rapidique leonis | *Solstitiale* caput... ».

2. Cf., par exemple, Firmicus Maternus, *Math.*, II, 2, 3.

3. Il est remarquable avec quelle force les traditions se perpétuent. Par exemple, J. Bayet (article cité plus haut) a montré que le souvenir d'un zodiaque chaldéen à onze signes (sans la Balance) était très vivace sous Auguste, alors que l'on connaissait depuis de nombreux siècles le zodiaque à douze signes. De plus, le fait qu'à l'époque de Virgile le coucher héliaque de Fomalhaut coïncidait avec le solstice d'hiver (cf. ci-dessus et p. 103, n. 1) contribuait certainement à maintenir ce lien symbolique entre Poisson austral et mauvaise saison.

4. Cf. Manilius, I, 438, « Notius Piscis uenti de nomine dictus ».

5. Elles accompagnaient le coucher d'Orion (Hésiode, Hygin et Aviénus associent précisément au coucher des Pléiades celui d'Orion ; cf. plus haut p. 101, n. 1). Sur les tempêtes liées au coucher d'Orion, cf., par exemple, Virg., *Aen.*, VII, 719 ; Horace, *Carm.*, I, 28, 21 ; III, 27, 18 ; *Epod.*, 10, 10 ; 15, 7.

6. Cf. J. Marouzeau, *Traité de stylistique latine*, Paris, 1946, p. 138, 142, 154.

Pléiades, proches du Taureau dont elles firent d'abord partie[1] et qui fut le symbole du printemps, associées elles-mêmes au beau temps de leur lever à leur coucher du matin[2], s'opposeraient au Poisson austral, symbole de l'hiver et des tempêtes, et sembleraient le fuir, abandonnant un ciel où vont régner le froid et les ouragans[3].

En conclusion, si l'on s'appuie sur des données astronomiques réelles, Virgile, s'adressant à un public rural, semble avoir pensé au très brillant Poisson austral de préférence à la constellation beaucoup plus terne des Poissons ; et ce Poisson austral peut symboliser la mauvaise saison à plus juste titre que le signe tardif des Poissons : son coucher héliaque se produisait au milieu de l'hiver, son nom était associé aux tempêtes du Notus, son étoile principale avait marqué jadis le point du solstice d'hiver et restait l'un des « phares » de la voûte céleste.

A. Le Bœuffle.

IV

NOUVELLES DONNÉES SUR LA CRUE DU NIL ET LA DATE DE LA MORT DE POMPÉE

par Mme D. Bonneau

Attachée de recherche au Centre national de la Recherche scientifique

Sommaire. — *Trois textes latins (César*, Bell. Alex., *V, 2* ; *Lucain*, Pharsale, *VIII, 525-526* ; *Pline l'Ancien*, H. N., *V, 58) nous font connaître que la crue du Nil, en l'été 48 av. J.-C., l'année de l'assassinat de Pompée, fut exceptionnellement faible. Le rapprochement de ces faits permet d'affirmer que la mort de Pompée ne put pas avoir lieu le 25 juillet, mais se produisit le 16 août.*

Les recherches que je poursuis sur *La crue du Nil, d'après les documents, aux époques grecque, romaine et byzantine*, me permettent de pré-

1. Cf. Manilius, I, 371 sq. (et commentaire de l'édition A. E. Housman, Londres, 1937) ; Germanicus, *Phaen.*, 255.

2. Les Pléiades symbolisaient les beaux jours parce que leur lever héliaque, qui avait lieu vers le 10 mai, donnait le signal de l'été (cf. Pline, II, 123, et commentaire J. Beaujeu, éd. Les Belles-Lettres, p. 202 ; Columelle, XI, 2, 39).

3. Cette recherche d'une antithèse frappante dans le vers 234 (de même que le groupe des deux vers 234 sq. forme une antithèse avec celui des deux vers 232 sq.) peut constituer un argument propre à réfuter l'objection suivant laquelle le Poisson austral est trop éloigné des Pléiades sur la sphère céleste. En outre, dans l'astronomie ancienne, fortement teintée d'astrologie, il est fréquent d'unir entre eux les signes zodiacaux selon certaines lignes ou figures géométriques, par exemple de trois en trois signes dans l'aspect de la quadrature (cf. le livre II de Manilius) : ainsi le Taureau, dont firent partie les Pléiades, était en quadrature avec le Verseau, dont le Poisson austral formait, en quelque sorte, une dépendance figurée.